

no conocen bien su propia lengua. En segundo, la utilización de términos específicos limita la comprensión de los textos dirigidos a un público que se expresa principalmente en inglés o francés. Por último, aquellos autores que escriben obras completas en una lengua africana las traducen sin dudarlos, conscientes de las limitaciones de difusión que escribir en una lengua africana produce dentro y fuera del continente.

El capítulo dedicado a la novela termina con el análisis de dos importantes obras: *The Voice* de Gabriel Okara y *Le Soleil des Indépendances* de Ahmadou Kourouma. De ambas obras la autora destaca la originalidad del lenguaje utilizado, la africanización de un discurso cargado de simbolismo que permite a ambos autores describir y denunciar con éxito el presente confuso y el futuro incierto de África.

A pesar de las dificultades a las que la literatura africana hace frente, Denise Coussy no deja de destacar la gran riqueza y diversidad de la misma. África se expresa con una voz que no responde a una lengua determinada y lo hace de forma intensa y sincera, para evocar un pasado glorioso o devastador y para describir un presente y futuro inciertos en los que a pesar de todo la esperanza siempre encuentra un camino de expresión.

El libro de Denise Coussy es sin duda una lectura muy personal de la literatura africana de la que ha extraído aquellos rasgos comunes más evidentes. Propuesta interesante que, de haber contado con una bibliografía más actualizada y una mejor utilización de la misma, habría servido para contribuir al panorama de la crítica actual.

Juliana PERPÉN PÉREZ

TRAORÉ, Aminata, *Le viol de l'imaginaire*, Arles, Actes Sud-Fayard, 2002, 201 pp.

Avec *L'Étau, l'Afrique dans un monde sans frontières*, Aminata Traoré dénonçait la mondialisation en même temps qu'elle la démystifiait. Elle abritait l'espoir d'organiser un débat autour de ce livre pour en tirer des enseignements en termes de décisions macro économiques et du renforcement du rôle de la société civile (142). Elle présenta son idée au Premier ministre malien, Ibrahim Boubacar Keita, en comptant obtenir le feu vert pour un débat constructif autour de la dette extérieure et de ses effets néfastes sur le pays et sa population. Rien de tout cela n'eut lieu. Au contraire, elle fut écartée du plan international et son nom, sali par des accusations de détournement de fonds, fut injustement calomnié.

Maintenant, en tant qu'ex-ministre de la culture et engagée dans le mouvement social international, Aminata Traoré publie, à la suite des événements survenus le 11 septembre, *Le Viol de l'Imaginaire*: une prise de parole dans le discours international littéraire et politique. Cet

essai qui oscille entre le discours macro-économique et le récit de son expérience personnelle du réel, nous mène du matérialisme aliénant, philosophie des institutions de Bretton Woods, à la ré-humanisation prônée par les mouvements sociaux actuels. Souffle d'optimisme et d'espoir, elle dessine la nouvelle réalité qui devrait découler de cette évolution sur le plan économique, politique et culturel.

L'action militante qu'elle mène est doublée d'une quête identitaire dont les premiers pas seront voués à la réhabilitation de l'imaginaire malien en particulier et de l'imaginaire africain en général. Si cet imaginaire a été violé, tel que nous le démontre Aminata Traoré avec cet essai, c'est tout l'être africain qui est trahi, violenté, souillé en faveur du nouvel homme occidental ou *homo economicus*, dénué de valeurs morales ou culturelles, dépourvu de richesse en soi.

Le livre est divisé en quatorze chapitres précédés d'un avant-propos qui en dit long sur le but de l'écriture : c'est une prise de parole qui veut renverser les termes du discours dominant et dévoiler l'existence d'un discours alternatif ré-humanisant. En outre, elle signale que l'autre Afrique possible commence d'abord par la décolonisation des esprits qui serait menée à terme par la reconstruction de l'être humain dans ses rapports avec lui-même et avec l'Autre.

J'ai l'impression, à chaque agression, à chaque négation, que tout mon être éclate et part en mille morceaux, qu'il me faut le reconstituer l'instant d'après pour réaliser que je suis bien là, que j'existe et que c'est probablement l'autre qui ne veut pas de ma présence, l'autre qui a des problèmes. (103)

L'auteure se fait dénonciatrice de la peur de l'étranger qui a ressurgi maintenant que les nouvelles technologies et le marché mondial nous rapprochent et nous permettent de mieux nous connaître ; nous découvrons de ce fait la nécessité d'éduquer le regard de l'autre, qui est *incontestablement victime du système ambiant* (106) et de créer des relations fraternelles et des alliances sincères entre les êtres humains.

Une nouvelle culture du *leadership* où les dirigeants éduqueront, informeront et encourageront leurs concitoyens, où *chacun pourra dire "je" en pensant "nous"* (162) serait la solution aux problèmes politiques actuels. Cette nouvelle forme de politique ne pourra se forger qu'à travers une réécriture, relecture et re-diction du néolibéralisme en Afrique, qui passent par la critique du coup d'État que représente la mondialisation. Les mécanismes de la libéralisation et de l'ouverture forcée au marché accentuent les maux dont souffre le continent. La diminution de la masse salariale, les restrictions budgétaires dans les secteurs vitaux exacerbent la pauvreté et l'exclusion. Les seules alternatives offertes par le système néo-libéral pour fuir le chômage et le désespoir sont l'exil et le fondamentalisme religieux. La solution, vis-à-vis du système : l'augmentation de l'aide publique, des investissements à initiatives africaines et l'annulation de la dette extérieure. Mais avant tout, à travers sa prise

de Parole, l'ancienne ministre veut provoquer l'envie du retour sur soi et chez soi des africains.

Il n'y a pas d'issue possible à l'intérieur du discours, nous marchons vers l'abîme : la déconstruction du discours au profit d'une alternative n'est pas tolérée. Néanmoins cette alternative existe et son importance s'accroît, c'est la *riposte des citoyens* sous forme de mouvements sociaux, au *coup d'État institutionnel* (57). C'est ce qu'Aminata Traoré veut rendre explicite à ses compatriotes. Son intérêt : rappeler au peuple qu'il existe, qu'il peut se penser et se dire lui-même. C'est un appel à la révolution des mentalités. À partir de là, le peuple malien et, avec lui, les peuples africains en général pourront créer une pensée africaine alternative qui déposséderait de leurs prérogatives les gouverneurs et remettrait en cause les intérêts dominants.

Nous savons que la société africaine est une société liée à l'oralité. La Parole y est sacrée (ou du moins l'était). Mais le mensonge a gangrené sa culture, l'hypocrisie occidentale infecte a faussé les discours, a violé sa conscience. La Parole est désacralisée, le pouvoir discrédité. Les conséquences du placage de termes macro-économiques sur la réalité quotidienne n'offrent comme bilan que des vies gâchées, à l'instar de la Révolution de 1991.

Voilà l'origine du mal qui s'est répandu sur le sol africain : le mensonge. *Ce que l'on qualifie aujourd'hui de "pauvreté" est bien une invention de la civilisation*, nous dit-elle en citant Majid Rahnema (40). Cette civilisation n'attache de valeur qu'aux biens matériels et monétaires et la situation n'est pas très différente de celle du XIXe siècle. L'Un (l'Occident) et l'Autre (le reste du monde) continuent à formuler un face-à-face devant un Dieu chrétien au XIXe et devant un "dieu argent" au XXIe. L'Un continue à être l'Occident dont le maître est les EEUU, où le système néo-libéral a été engendré, système qui veut s'étendre à l'humanité entière à travers la globalisation : discours unique où le rôle principal est déjà attribué à l'Occident qui ne laisse qu'un rôle secondaire au reste d'un monde qui ne se définit que par rapport à lui.

La véritable finalité des décisions politiques adoptées par les gouverneurs africains soutenues et financées par le Fonds Monétaire International (FMI), la Banque Mondiale et la coopération internationale est enfin dévoilée : la transformation de l'être humain et de son entourage selon le dogme néo-libéral, l'uniformisation à laquelle est liée la globalisation (185).

Ce livre se veut un outil pédagogique, le détonateur d'un éveil du peuple, il fait prendre conscience de la situation actuelle des pays du "tiers monde" face aux institutions financières internationales. Celles-ci se servent de la dette extérieure pour infliger une nouvelle colonisation aux pays dénommés par des étiquettes réifiantes telles que PPTE (Pays Pauvres Très Endettés), ACP (Afrique, Caraïbe, Pacifique), PMA (Pays Moins Avancés). L'auteur nous invite à participer à la concrétion d'un nouveau monde, dans le mouvement alter-mondialiste qui se dessine. Les élites africaines doivent se ressaisir et assumer leur rôle

dans la reconstruction économique, sociale et politique du continent. Le peuple doit apprendre à penser par lui-même et pour lui-même, mais surtout il doit réapprendre à rêver.

C'est pour cela que cette prise de parole se termine par un rêve utopique devenu réel : nous retrouvons le Mali en 2015, un pays réhabilité, riche de sa culture et de ses êtres. Un environnement nouveau, une économie réelle, un équilibre rétabli entre la nature et l'être humain. Un système économique, politique et culturel international revu et réhumanisé, une philosophie de la vie conçue afin que chacun puisse affirmer son individualité dans le respect de l'autre.

Nathalie NARVÁEZ

**KANATÉ, Dahouda, *Aimé Césaire, Paul Chamberland et le pays natal*, Greenfield Park (Québec), Les Éditions Africana, 2001, 129 pp.**

L'image du pays natal dans la poésie d'Aimé Césaire et de Paul Chamberland permet à Dahouda Kanaté de déployer cette approche comparative entre les littératures antillaise et québécoise que constitue son oeuvre. Le complexe de colonisé et le désir d'identité, le sentiment de domination et la volonté d'autonomie ou affirmation d'un nationalisme émancipateur s'avèrent autant d'éléments concourant dans l'oeuvre des deux poètes et justifiant, d'après l'auteur, la cohérence du choix effectué.

Une thèse initiale soutient l'architecture du livre de Kanaté : l'oeuvre de ces deux poètes, Césaire et Chamberland, réunit l'image du pays natal comme *métaphore autour de laquelle cristallise la quête de l'identité individuelle et collective* (3). Césaire et Chamberland entretiennent tous les deux un rapport malaisé à cet espace vital qui est le leur, soumis à un règne d'agression ou d'oppression sociale dans un contexte de domination historique et relative ; poésie du pays, l'oeuvre des deux auteurs s'élève comme un discours critique contre la pauvreté existentielle —au figuré comme au sans propre— des territoires colonisés, et, par la suite, contre l'idéologie et la langue imposées par les pays colonisateurs. La figure du pays s'inscrit dans les oeuvres des poètes à l'étude selon trois modes de présence qui servent à Dahouda Kanaté à structurer son analyse comparative en deux parties : "Le pays sous le signe de la violence et de l'exil" et "Le pays dans l'imaginaire de la subversion et des marges".

L'esthétique de la laideur, de la maladie et de la faim fonctionnent dans l'oeuvre de Césaire et de Chamberland comme l'expression de la détresse —physique et idéologique— imposée par le pouvoir colonial qui étouffe les Antilles et le Québec. La traversée de la violence exercée sur le pays natal traduit l'expérience de la dépossession, de l'arrachement brutal de la terre ; mais le discours entretenu par les deux poètes avec cet *espace-plaie* semble aussi les vouer à une douloureuse aventure existentielle que tous deux cherchent à sublimer